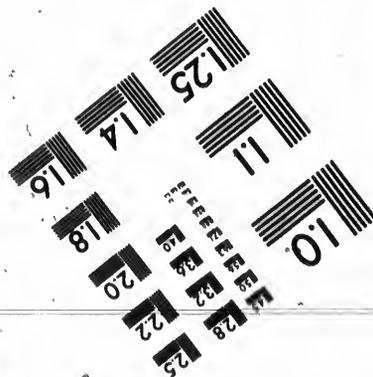
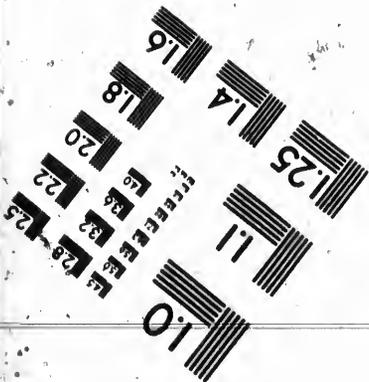
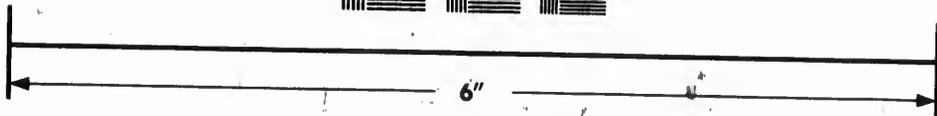
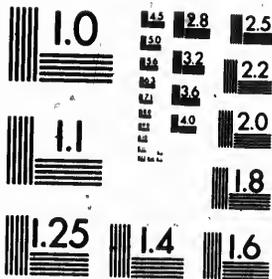


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.8
2.0
2.2
2.5

**CIHM
Microfiche
Series
(Monographs)**

**ICMH
Collection de
microfiches
(monographies)**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

01

© 1991

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
Le reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear
within the text. Whenever possible, these have
been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

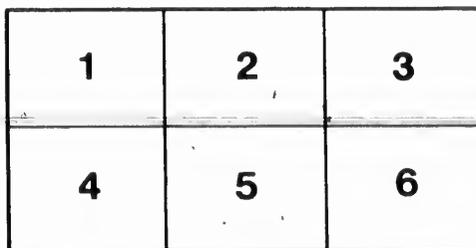
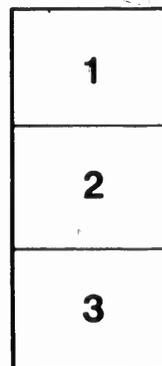
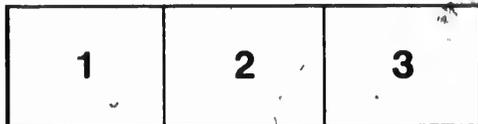
National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Bibliothèque nationale du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

L'AMÉRIQUE

LES TRAVAUX AMÉRICAINS

EN 1866

PAR

RICHARD CORTAMBERT

Vice-président du Comité d'archéologie américaine
Secrétaire adjoint de la Commission centrale de la Société de géographie

(RAPPORT LU EN SEANCE GÉNÉRALE DU COMITÉ D'ARCHEOLOGIE AMÉRICAINE.)

PARIS,

IMPRIMERIE DE MADAME VEUVE BOUCHARD-HUZARD

RUE DE L'ÉPERON 1

1867

E101

C73

1867

THA



L'AMÉRIQUE

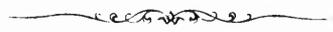
ET LES TRAVAUX AMÉRICAINS EN 1866

PAR

RICHARD CORTAMBERT

Vice-président du Comité d'archéologie américaine,
Secrétaire adjoint de la commission centrale de la Société de géographie.

(RAPPORT LU EN SÉANCE GÉNÉRALE DU COMITÉ D'ARCHÉOLOGIE AMÉRICAINE.)



MESSIEURS,

On a dit, avec raison, que la civilisation avait une marche régulière de l'Orient à l'Occident.

Depuis plus de quatre mille ans elle progresse, elle s'étend toujours en avançant de l'Est à l'Ouest. L'histoire est là pour nous le démontrer.

Partie, sans doute, des parages de l'Asie orientale, elle fixe ses premières étapes en Babylonie, en Asie Mineure, en Syrie, en Égypte; elle avance, elle prend tout à coup son vol, traverse une première fois la mer, s'épanouit en Grèce, fleurit dans la péninsule italique, et de là rayonne sur l'extrême Occident. Elle semble un moment hésiter; elle se centralise enfin, elle s'installe définitivement sur les bords mêmes de

l'Atlantique. On dirait qu'arrivée aux dernières limites de l'Europe occidentale elle va s'arrêter ; — non pas, elle se recueille pour doubler ses forces, elle s'embarque, elle franchit l'Océan et plante son drapeau sur le sol du Nouveau Monde.

Hasard, dira-t-on ; — non, plutôt lois d'instinct, attraction mystérieuse, qui invitent l'homme, comme la plante, à suivre le soleil dans sa course et qui le poussent à se porter du levant au couchant.

Je n'en veux pas conclure, messieurs, que l'Europe est à la veille de la décadence et que la civilisation l'abandonne. Au XIX^e siècle, le progrès peut se développer partout à la même époque ; c'est là le résultat des communications promptes, des relations presque immédiates que peuvent échanger les pays les plus éloignés.

J'arrive aux grands événements qui intéressent l'Amérique ; — il est deux faits qui, par leur importance, par leurs conséquences, dominent les autres ; c'est d'abord le rétablissement de la paix aux États-Unis, rétablissement qui laisse un libre cours aux travaux scientifiques ; — le second fait, véritable victoire remportée par l'homme sur la nature, c'est la pose du câble transatlantique.

Ne semble-t-il pas que cet affranchissement des nègres, acte de simple justice attendu depuis tant de siècles, et accompli enfin il y a quelques mois, ait un digne pendant dans la réussite du télégraphe sous-marin qui joint aujourd'hui l'Irlande à Terre-Neuve ?

Désormais dans l'histoire les deux grands événements seront unis ; ils vont bien ensemble.

L'un, c'est l'égalité de deux races, — l'autre l'égalité des deux mondes.

Les nègres, libres et citoyens, qu'est-ce, en effet ? C'est le triomphe de l'humanité sur un odieux préjugé, — et ce fil qui porte la pensée européenne en Amérique, — qu'est-ce

done, si ce n'est le triomphe de la science et du progrès sur la routine, cet esclavage de l'esprit?

J'arrive aux travaux littéraires qui ont trait à l'histoire du monde de Colomb. Nous examinerons également les ouvrages de provenance américaine et d'origine européenne.

Peu nous importe, à nous, qu'un livre soit signé d'un nom étranger ou d'un nom français, — nous croyons à une nationalité plus vaste, celle de la science.

Ainsi, cette année, parmi les travaux les plus remarquables sur l'histoire de l'Amérique, il nous faut citer au premier rang les ouvrages d'un avocat de New-York et d'un diplomate brésilien ; — je veux parler de M. Henri Harrisse, à qui l'on doit deux beaux volumes, sur Colomb et sur les documents les plus anciens publiés sur l'Amérique (*Bibliotheca americana vetustissima*), et de M. de Varnhagen, historien éclairé qui a consacré un volume à Vespuce.

Les travaux de M. Harrisse pourraient être signés par un de nos érudits les plus experts en trouvailles délicates et difficiles ; — les notes y abondent. L'illustre Colomb serait peut-être, tout le premier, quelque peu surpris de l'érudition dont on fait preuve à ce sujet ; mais M. Harrisse, en édifiant un véritable monument de bibliographe au grand homme, a fait, lui aussi, des découvertes, des découvertes de pure érudition, qui le placent d'emblée parmi les chercheurs les plus habiles et les plus heureux.

M. de Varnhagen n'a pas été inspiré par les mêmes pensées ; — il est fils du Midi ; son esprit ne pouvait aisément s'appliquer à des travaux ardu, fruit d'une élaboration patiente où sa personnalité devait disparaître. Son ouvrage sur Améric Vespuce est une longue notice qui laisse désormais très-peu de choses à dire à ceux qui seront tentés d'écrire une nouvelle biographie du même navigateur. Sans le vouloir, M. de Varnhagen incline peut-être trop au panégyrique d'Améric Vespuce.

Placer très-haut le voyageur florentin, c'est diminuer la gloire seule légitime de Colomb.

En effet, personne n'ignore qu'Améric Vespuce ne fit pas partie du mémorable voyage de 1492. Il se trouvait en Espagne à Séville, lorsque Colomb se préparait à entreprendre une seconde exploration, c'est-à-dire en 1495.

La passion de l'inconnu s'empara de lui, comme de tant d'autres, et il partit.

Dans une série de plusieurs voyages il étudia, cela est vrai, les côtes du Nouveau Continent, à partir des environs de la Floride jusqu'à la Patagonie; il visita donc une grande partie du littoral de l'Atlantique. Mais était-il le chef d'une expédition? — non: Était-il porteur des pleins pouvoirs de l'Espagne? — pas davantage; — il était tout simplement pilote et cartographe, — et, je le répète, il ne dit adieu à l'Europe qu'après le retour de Christophe Colomb. Aussi Raynal s'est-il écrié, saisi d'une émotion vraie, que le premier instant où l'Amérique fut connue du reste de la terre fut marqué par une injustice.

Le hasard et la fameuse introduction de l'éditeur de Saint-Dié, Waldemüller, furent-ils les seuls motifs de cette iniquité? On serait tenté de le croire; et cependant, quand on vient à comparer l'esprit d'Améric Vespuce et celui de Colomb, on semble entrevoir la cause possible de la fortune brillante de l'un et des malheurs de l'autre.

Améric Vespuce ne blessait jamais personne, il était souple devant les rois; — Colomb, au contraire, ne savait rien dissimuler, il avait conscience de sa valeur et traitait les rois d'égal à égal. — Améric savait se taire, — Colomb accusait hautement les envieux. Il se caractérisait lui-même: « Apre et peu aimable en paroles. »

Améric Vespuce s'imposait peu à peu, insensiblement; il écrivait, il fréquentait les princes; — Colomb, avant tout homme de grande piété, se contentait d'adresser des remer-

ciments au ciel, s'indignait parfois de l'ingratitude des hommes et refusait comme indigne de lui le titre de duc dont le roi d'Espagne voulait orner son blason. — Améric grandit chaque jour; la réputation se fait autour de lui, même sans qu'il paraisse le vouloir. Colomb se sent oublié, méconnu, et pendant que le navigateur florentin jouit d'une notoriété universelle, lui, le grand homme, il meurt misérable, prisonnier, et demande en expirant, et pour toute faveur, comme une grande leçon donnée aux hommes, que ses chaînes soient placées dans son tombeau.

Tel est le parallèle des deux voyageurs. Aujourd'hui il serait illusoire d'espérer une réparation complète; il suffit que les Américains se souviennent que leur patrie est due au génie, à l'espèce de divination de Colomb.

Le passé de ce monde merveilleux continue toujours à être le sujet de nombreuses dissertations. La lumière se produit peu à peu, grâce aux efforts des voyageurs et aux recherches d'associations telles que notre Comité.

L'un des hommes qui font évidemment le plus pour l'avancement de l'archéologie américaine, c'est notre compatriote et confrère, M. Brasseur de Bourbourg. Ce digne savant, membre de la Commission scientifique du Mexique, a montré le bon exemple; il ne s'est pas contenté de tracer à d'autres des itinéraires et de fournir des instructions, il est retourné sur les territoires qu'il avait déjà parcourus, et a voulu que ses nouveaux écrits eussent pour base de nouvelles études. Il nous est revenu chargé d'un riche butin et il continuera, sans doute, à être l'un des révélateurs de la mystérieuse époque des Aztèques et des Toltèques.

En attendant les résultats de toutes les expéditions du Mexique, les érudits peuvent parfaitement se donner le loisir de rechercher la source de l'antique civilisation américaine. MM. d'Eichthal et Neumann n'hésitent pas à lui attribuer une origine bouddhique, — c'est là une version

qui peut être soutenue, mais qu'il est parfaitement permis aussi de rejeter.

D'après les opinions généralement admises, et qui sont les nôtres, le peuple aborigène de l'Amérique se serait transformé au contact d'une nation venue du Nord, et dont on suit, pour ainsi dire, la marche étapes par étapes. — Attirée vers le Midi, comme aujourd'hui les Russes du côté de l'Asie méridionale, cette population semble avoir laissé des traces irrécusables de son passage sur une étendue de plus de 1000 lieues, depuis les parages du Nouveau-Mexique jusqu'au Pérou. Aux ruines d'abord grossières succèdent des édifices d'un style moins naïf, d'une architecture plus correcte. Le haut développement artistique est atteint dans le Chiapas et surtout dans le Yucatan. Je vous ai nommé Palenqué, Mitla, Izamal, Uxmal!

Que de découvertes restent encore à accomplir dans toutes ces contrées, principalement dans l'Amérique centrale et le Pérou, où M. Squier a relevé, sur plusieurs points, de si étranges monuments, de si curieuses idoles!

Malheureusement les recherches sont extrêmement difficiles; — les guerres civiles, les agitations incessantes de ces républiques en formation, entravent les voyages qui n'ont pour mobile que la science. Lorsque le moment de crise sera passé, on reprendra avec plus d'ardeur que jamais tous ces travaux qui ne sont, à notre avis, qu'ébauchés, et alors seulement, il sera permis d'écrire une histoire authentique et raisonnée de l'antiquité américaine.

Malgré les obstacles que l'on rencontre à chaque instant, l'archéologie du Nouveau Monde a un intérêt, une saveur au moins égale à celle des recherches historiques entreprises sur notre Ancien Continent.

Ces villes mortes depuis des siècles, ensevelies au milieu des forêts immenses et qui apparaissent tout d'un coup, aux yeux des Européens, comme des palais de fées, comme des

cités légendaires, — ces ruines qui dressent aujourd'hui leurs derniers pans de murailles dans des contrées abandonnées, ce contraste de la civilisation passée et de l'état sauvage présent, tout cela a un attrait qui ne le cède en rien aux charmes que l'on éprouve à fouler le sol de Thèbes ou de Babylone!

Il y a plus, celui qui s'aventure au milieu des ruines de l'Égypte et des bords de l'Euphrate sait qu'il foule une terre pour ainsi dire éteinte, morte; la civilisation y a fleuri; elle semble avoir disparu à jamais. En Amérique, l'étude du passé est toujours faite en vue de l'avenir; la civilisation qui a laissé ses vestiges répond de la civilisation à la veille de renaître. La baguette des Européens frappera, et les peuples se reformeront.

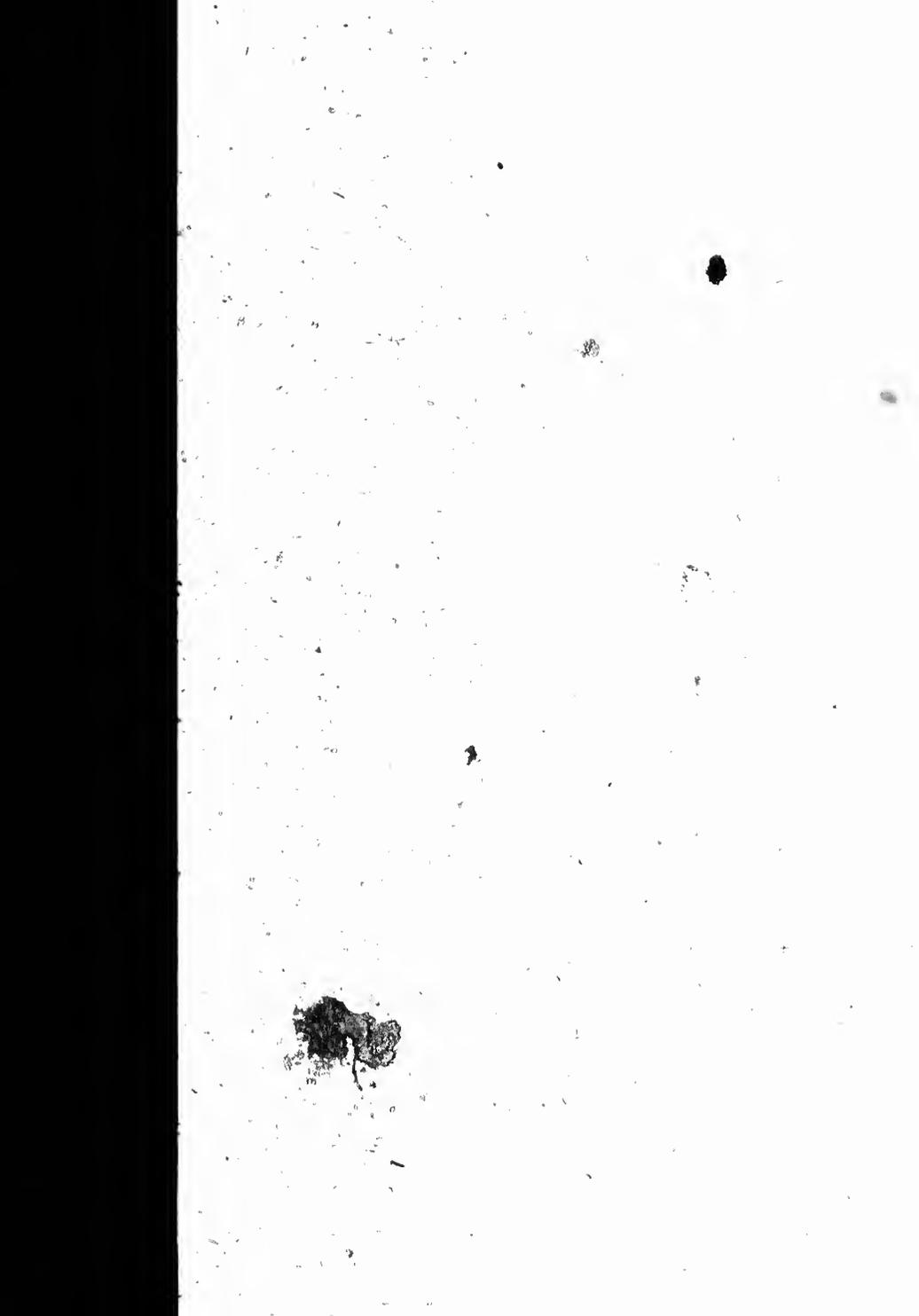
Pour ceux qui se plaisent à chercher, en interrogeant le passé et les tendances des nations, quel avenir peut être réservé à tel ou tel peuple, l'Amérique est un merveilleux champ d'étude.

Sur cette terre où tout est jeune, animé d'une sève puissante, les événements se déroulent, en suivant, pour ainsi dire, leur pente naturelle. Ils vont vite. Les hypothèses motivées deviennent certitude en quelques années.

Rien de semblable dans notre vieux monde. Le caprice, la fantaisie, déroutent les prévisions les plus sagaces. Les peuples entravés dans leur marche ne suivent plus leur instinct, ce sont les gouvernements qui font les peuples. De là ces chocs inattendus, ces ruptures soudaines, ces transformations subites.

En Amérique, les races fortes, telles que les Anglo-Américains, progressent, s'élèvent, quelles que soient les barrières qu'on leur oppose. — C'est l'arbre robuste qui cherche irrésistiblement la lumière et porte des rameaux vigoureux au milieu même des ruines.

De graves dissensions, des guerres sanglantes, les ont



arrêtés un moment. — Aujourd'hui, c'est-à-dire au lendemain de la révolution, ils prennent le dessus et s'imposent.

Avant vingt ans, l'Amérique du Nord tout entière sera sous leur dépendance.

Un fait hors de doute, c'est la disparition prochaine et complète de tous les peuples primitifs du Nouveau Monde, de tous les sauvages.

Les Anglo-Américains dans le Nord, — les maladies dans le Sud, travaillent au même but, à l'anéantissement de la race indienne. Dans quelques centaines d'années, le seul homme qui mérite le nom d'Américain aura disparu.

La population aborigène, qui, il y a un siècle, s'élevait à plusieurs millions disséminés dans les vastes territoires, occupés maintenant par les États-Unis, n'est plus, en 1866, que de 275,000 habitants ; et l'émigration européenne en moins de deux ans a dépassé 500,000 âmes ! Au reste, l'attraction qu'exerce ce pays est bien simple.

Il n'est pas de contrées au monde qui présentent aux étrangers autant de garanties d'avenir.

Si l'on se porte donc de préférence aux États-Unis, c'est que la ferme volonté d'offrir une patrie nouvelle, une patrie véritablement libre à tous les déshérités de l'Ancien Monde, a toujours inspiré au gouvernement de Washington les règlements les plus propres à attirer l'émigration.

La liberté accordée aux mécontents de l'Europe, — voilà tout le secret de l'agrandissement rapide de la république américaine.

Les émigrants se dirigent surtout vers l'Ouest. Là se déroulent des espaces encore en friche qu'il faut conquérir sur les tribus indigènes ; la lutte n'est pas longue. Les Européens jettent hardiment les bases de leurs futures cités, élèvent une église ou un temple ; les centres se forment, bientôt des routes relient les bourgades entre elles ; les villages

deviennent des villes ; les cours d'eau portent des bateaux à vapeur ; le pays est sillonné de lignes ferrées ; les réseaux télégraphiques se disséminent partout ; les journaux s'impriment, se répandent ; les intérêts les plus sérieux sont agités. La savane est devenue territoire, le territoire s'érige en État, les sauvages ont disparu.

Ils ont disparu, subjugués, mais non asservis. Là est la nuance. Car un trait remarquable de ces pauvres naturels, c'est leur obstination dans le principe d'isolement ; ils abandonnent la place, incapables de vivre côte à côte avec les Anglo-Américains, mais ils ne plient jamais moralement devant eux.

Par cet orgueilleux dédain, ils semblent racheter leur défaite.

Leurs traditions montrent même d'une manière singulièrement naïve le peu de cas qu'ils font des Européens, et donnent une appréciation assez exacte de leur opinion sur les diverses races humaines.

Ils expliquent ainsi l'origine de trois peuples de couleurs différentes : les nations à peau rouge, les nations à peau noire et les nations au visage pâle.

Ils disent : Le premier homme pétri par Manitou n'a pas été assez cuit dans le four, il en est sorti blanc ; le second, trop cuit, devint noir. Manitou s'appliqua davantage la troisième fois, et cet homme cuit à point sortit du four rouge brun, ce sont les Indiens.

Le Groënland, qui au x^e et au xi^e siècle était déjà connu des Européens, le Groënland, qui, d'après l'opinion de quelques érudits scandinaves, aurait été même peut-être visité par Christophe Colomb en 1477, c'est-à-dire quinze années avant la fameuse découverte, le Groënland subit aussi les mêmes lois ethnographiques que le reste du Nouveau Monde. La population autochtone disparaît. Le nombre des Esquimaux diminue chaque année ; le chiffre des morts dépasse de beaucoup celui des naissances.

Les beaux ouvrages de M. Rink, offerts à notre Comité par leur auteur, fournissent sur cette contrée les renseignements les plus circonstanciés et les plus curieux.

Comme le Midi, le Nord a sa poésie ; ainsi les sagas d'Islande valent souvent mieux que les romanceros et que les cantilènes espagnols.

Si les Esquimaux confinés à des latitudes extrêmes ne forment pas néanmoins un peuple d'imagination bien vive, on leur doit des récits naïfs qui ne sont pas dépourvus de toute grâce : M. Rink les a réunis.

L'art du dessin et de la peinture, la photographie même, ont chez eux quelques disciples. Je ne garantis pas la finesse du trait, pas plus que la perfection des épreuves, mais il est néanmoins remarquable que, dans des régions si mal partagées, l'on rencontre quelques hommes qui possèdent, sinon l'art, du moins le goût des choses artistiques.

Au sujet du dessin chez les Esquimaux, je me rappelle une anecdote qui donne une assez juste idée de l'incomparable naïveté des bons Groënlandais.

Un navigateur avait eu la pensée de faire le portrait d'une jeune fille esquimau. La mère s'y opposa formellement, et savez-vous pour quel motif ? L'excellente femme, dans son amour maternel, était persuadée que, si le souverain d'Angleterre venait à voir le portrait de sa fille, ébloui par tant de charmes, il voudrait la demander en mariage, peut-être la lui enlever, et elle se refusait, comme bien l'on pense, avec obstination, à une pareille alliance !

Au reste, si cette population est fort douce et généralement hospitalière, elle ne brille pas par une grande sagacité.

Un de leurs compatriotes, nommé Sackouse, en voyage à Londres, leur rendait un jour cette justice.

On l'avait conduit à une ménagerie et on lui faisait remarquer avec quelle promptitude un éléphant obéissait aux ordres de son cornac.

— Oh! s'écria Sackouse, éléphant a plus d'esprit qu'Esquimaux.

Au surplus, si l'on réfléchit aux dures conditions d'existence qui sont faites à ces malheureux peuples des contrées arctiques, lorsque l'on se souvient qu'ils sont privés de tout, des métaux, du bois, de la plupart des animaux, on ne s'étonne plus de l'état d'ignorance où les contraint forcément la nature avare de tous ses biens.

Ainsi, lorsqu'en 1818 le capitaine John Ross s'aventura dans ces parages, les indigènes des terres boréales demeuraient confondus à l'aspect des bâtiments; — ils rampaient jusqu'aux rivages et prenaient à partie les navires comme des êtres vivants.

— Qu'êtes-vous, grandes créatures? s'écriaient-ils avec effroi! Venez-vous du soleil ou de la lune? Donnez-vous la lumière, le jour ou la nuit?

On leur répondait alors que ce qu'ils prenaient pour des envoyés de la lune n'étaient que de grandes maisons de bois, mais leur défiance ne consentait pas à ajouter foi à de pareilles assertions.

— Non! non! s'écriaient-ils, ces créatures sont vivantes, bien vivantes, nous les avons vues agiter leurs ailes!

Et ils s'enfuyaient en se tirant le nez, ce qui chez les Esquimaux est la marque de l'émotion la plus profonde.

Avant peu, sans doute, les navigateurs auront de nouveaux détails à nous fournir sur ces peuplades déshéritées, car de grands voyages sont à la veille d'être entrepris.

Pour la seconde fois, M. Hall est à l'œuvre; il parcourt les côtes de la baie d'Hudson, non à la recherche de Franklin, perdu depuis bien des années, mais poussé par le pieux devoir de réunir les objets qui ont appartenu à son expédition.

Les Esquimaux, qui connaissent le motif du séjour de M. Hall dans leur pays, se prêtent volontiers à faciliter ses

recherches. Il y a quelques mois seulement, ils lui ont appris l'existence d'une chaloupe renversée, la quille en l'air, et sous laquelle gisent les corps d'une vingtaine d'hommes blancs. A quelle nation appartenaient ces infortunés voyageurs? A la troupe dispersée de Franklin, ou peut-être à quelques-unes de ces expéditions généreuses parties sur les traces du grand amiral anglais.

Une question d'un haut intérêt et pendante depuis une quinzaine d'années, c'est la présence, au pôle même, d'une mer libre de glaces; — cette espèce de Caspienne, découverte par Kane; est toujours l'objet d'études toutes spéciales de la part des marins et des géographes. Peu de faits scientifiques méritent plus de captiver l'attention.

Est-il vrai, oui ou non, qu'au delà des terres couvertes de véritables remparts de glaces, lorsqu'on s'approche vers le pôle, l'on atteigne une mer complètement libre de banquises sur laquelle on pourrait naviguer sans difficulté, et par conséquent se rendre, en quelques heures, des parages américains aux régions asiatiques?

Telle est la question toujours posée comme un problème, malgré le témoignage du voyageur Kane. — Théoriquement, la mer libre de glaces ne contrarie en rien l'ordre général des lois naturelles. — Elle est parfaitement compatible avec l'existence de grands courants qui vont du Sud au Nord, et qui se portent à de très-hautes latitudes. Le Gulf-Stream en est, sans doute, une des causes les plus probables.

Des expéditions se préparent de nouveau pour tenter d'éclaircir ce point, un des plus curieux de la géographie contemporaine. L'Angleterre, la France et l'Allemagne se sont presque donné rendez-vous au pôle même.

Trois voies se présentent parmi les moins périlleuses : la passe de Beering, celle du Spitzberg et la route de la Nouvelle-Zemble.

Le docteur Petermann, de Gotha, dont le nom fait auto-

rité, croit plus praticable la voie de la Nouvelle-Zemble; M. Osborn, celle du Spitzberg, et M. Lambert prétend plus accessible la passe de Beering. Attendons les faits, ils prouveront mieux que les délibérations les plus judicieuses.

Les Américains, qui, au lendemain de la guerre civile, se réveillent comme d'une sorte de sommeil réparateur, ne resteront pas non plus étrangers à ces grandes conquêtes de la science.

Frère Jonathan a souvent la main plus heureuse et l'œil plus sûr que John Bull et que Jacques Bonhomme; son activité fiévreuse, sa vitalité absorbante, s'exercent à tout ce qui peut intéresser son industrie et sa prospérité.

Il fait de la science parce qu'il y trouve un côté pratique. Il équipe des vaisseaux, il patronne des voyageurs, il encourage de grandes entreprises, parce qu'il sait qu'entre ses mains habiles la gloire scientifique n'est pas toujours une vaine fumée, mais peut se traduire par des résultats positifs, par de belles et bonnes annexions, par une influence morale plus grande, par une place plus élevée dans le rang des peuples.

L'Amérique du Sud pourrait, sur bien des points, recevoir les utiles conseils de sa sœur, l'Amérique du Nord: les peuples y subissent une crise d'où sortira sans doute quelque brillante nationalité; mais, en attendant, le progrès n'y marche que d'un pas indécis et fort peu rapide.

Quelques pays impriment néanmoins l'impulsion; à leur tête, se trouvent le Brésil et le Chili.

Le Brésil, grâce à son souverain, ami des lettres, protecteur des savants, étend de plus en plus sa suprématie et s'élève au rang des grands Etats de notre vieux monde. Le Chili, merveilleusement situé, paraît destiné à être la Phénicie américaine.

Les Européens, ou, ce qui revient presque au même, les Américains européanisés, concourent pour une large part à

l'avancement des connaissances dans les provinces espagnoles et portugaises.

Le vice-président de notre Comité, M. Torrès Caicedo, historien et poète, est un des écrivains qui font le plus pour la littérature américaine ; entre ses mains, la plume, tour à tour française et espagnole, est l'écho de l'Europe pour l'Amérique et l'éloquent représentant du Nouveau Monde aux yeux de l'Europe.

MM. Ponce et José Perez ont fait paraître en France une carte à grande échelle de la Nouvelle-Grenade, pendant que M. Paz Soldan terminait sa belle géographie péruvienne.

Deux de nos collègues, M. Martin de Moussy, président de notre Comité, et M. Claude Gay (de l'Institut), ont continué avec leur talent et leur conscience bien connus, l'un son atlas de la Confédération argentine, l'autre ses études sur le Chili.

Deux Français également distingués, MM. Liais et Mouché, ont rapporté du Brésil des observations astronomiques. Regrettons seulement l'ardente et déplorable polémique qu'ils ont engagée sur la réelle valeur de leurs mutuels travaux. Le public et l'Académie pourraient être sévères envers des récriminations trop fréquentes qui tendent à amoindrir le beau rôle de la science.

Pour dresser le bilan complet des œuvres de l'année, il faudrait encore citer bien des noms. Je m'arrête cependant. Avant de terminer ce rapport et en déposant ici mon titre de secrétaire, — je viens faire part d'une espérance.

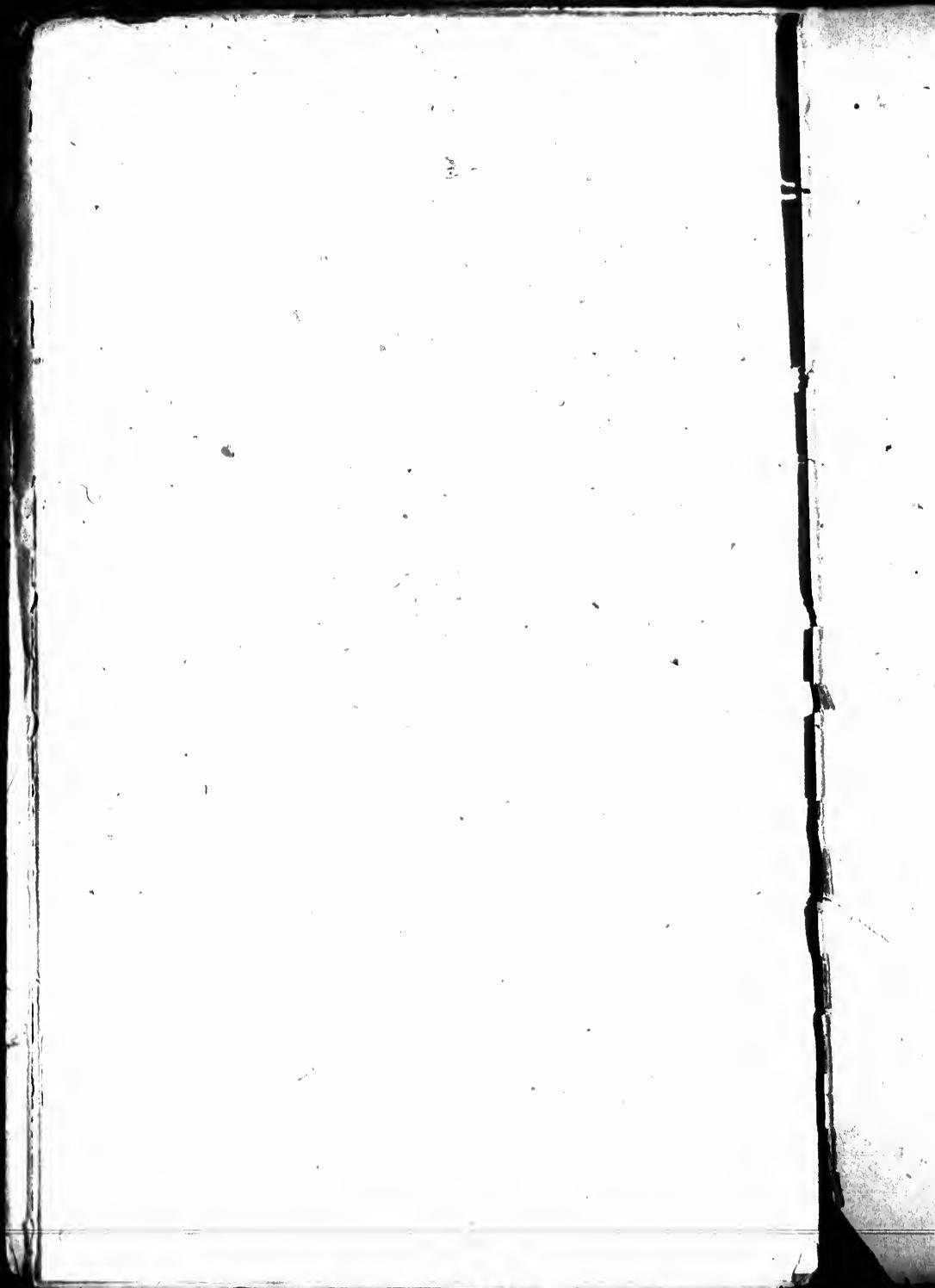
Je pense que l'époque est prochaine où votre Comité, qui, — jusqu'à présent, s'est occupé surtout d'archéologie, élargira son cadre et étendra le cercle de ses études.

Il faut au Nouveau Continent une association forte qui le représente parmi nous, — il faut une société d'un esprit jeune qui marche avec lui dans la voie de l'initiative individuelle.

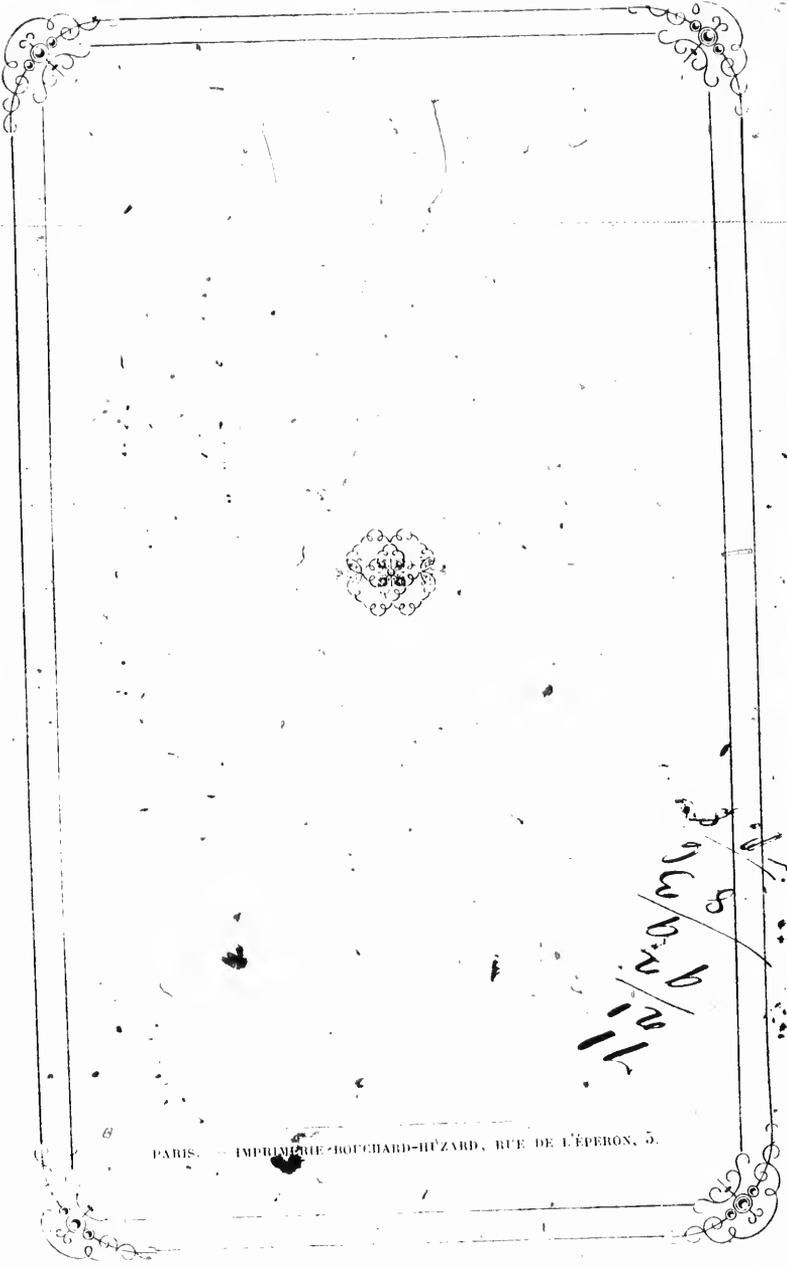
Il faut une assemblée littéraire et scientifique, formée d'un faisceau de citoyens d'Amérique et d'Européens unis par la même idée, celle du progrès par le bien. Ne l'oublions pas, les institutions, quelles qu'elles soient, doivent avoir pour but l'amélioration morale, intellectuelle et physique de l'homme. Sans cela, toute science est vaine.

Je souhaite donc de tous mes vœux une assemblée qui marche en avant et qui fasse de la science et de l'érudition utile. En me démettant de mes fonctions, je tenais à jeter les bases de cette Société dont l'avenir est certain ; à vous de prêter votre concours, et désormais le Comité d'archéologie deviendra la *Société américaine*.

Extrait de l'ANNUAIRE DU COMITÉ D'ARCHÉOLOGIE AMÉRICAINE,
année 1866-67.

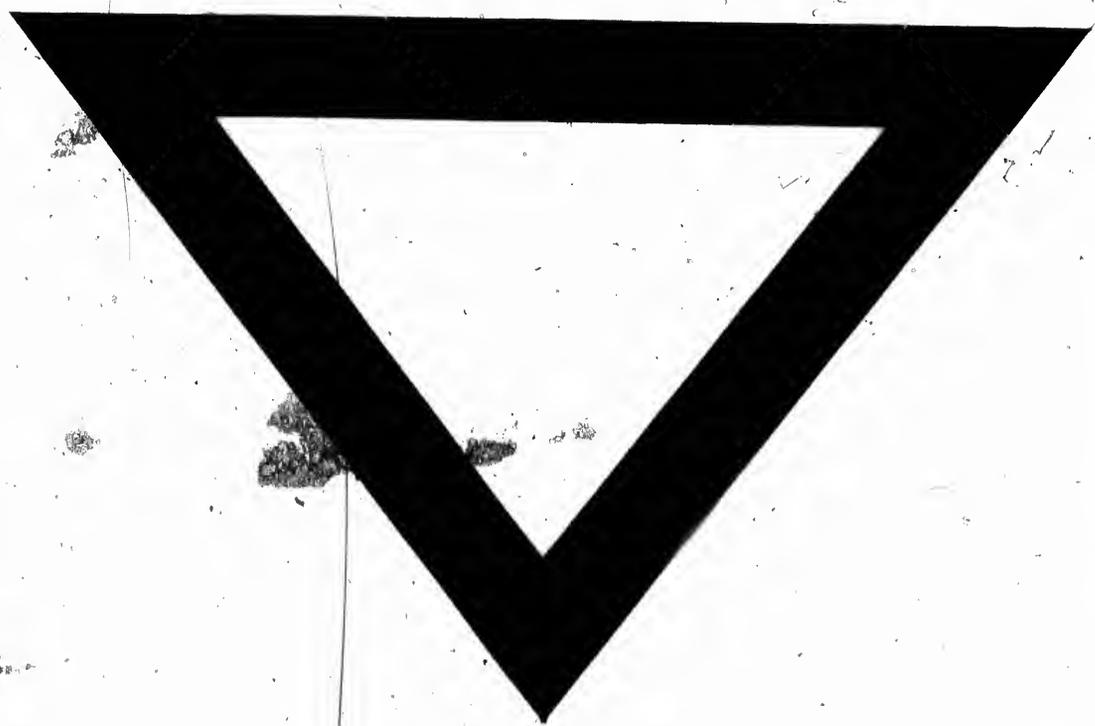






Handwritten text, possibly a date or signature, including the number 111.

PARIS. — IMPRIMERIE BOUCCARD-HUZARD, RUE DE L'ÉPERON, 5.





1900
1901
1902
1903
1904
1905
1906
1907
1908
1909
1910

4

